

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL IX.

MONTREAL, 4 SEPTEMBRE 1898

No. 189

SOMMAIRE :

Henri Rainville, *Vieux-Rouge* — Les livres d'école, *Magister* — L'éducation des femmes — Une religieuse réformatrice, — A l'évêché d'Oran, *Jean de Bonnefon* — La démagogie catholique, *Alexandre Bérard* — Hyacinthe Loyson — Etoiles dorées, *Liseur* — Jeunes phénomènes, *E. Philippe* — Jésuites et Universitaire, *Universitaire*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

HENRI RAINVILLE

L'autre jour, esquissant la carrière municipale du maire actuel, nous ne pouvions empêcher un autre nom de venir sans cesse au bout de notre plume ; à chaque tournant, à chaque phase étudiée, nous apercevions une autre figure qui s'imposait non moins à notre attention.

Aussi avons-nous cru qu'il était tout logique de lui donner de suite sa place dans notre galerie.

D'autant plus, d'ailleurs, que la personnalité de M. H. B. Rainville n'appartient pas au seul cycle civique — comme libéral vrai, comme député et comme patriote, cet homme est depuis longtemps dans l'état-major de la race.

M. Rainville est né dans Rouville, comté fécond en hommes d'élite. Il fit son droit sous son frère qui devint plus tard juge ; puis en 1889, il fonda la robuste et brillante société dont il est encore le senior.

Entre-temps il épousait Mlle Eugénie Archambault, s'alliant ainsi à cette famille historique qui a illustré l'Assomption et fourni à toutes les sphères publiques des fonctionnaires que les deux partis ont été unanimes à apprécier. Son beau-père, feu Alexandre Archambault, représentait l'Assomption à la Législature.

La politique municipale exerça dès l'abord une étrange fascination sur le jeune avocat. Il comprenait qu'il y avait là un champ digne de l'activité la plus infatigable et que le besoin de métamorphose dans l'administration était impérieux.

Il débuta par un coup de maître : il battit M. Watson dans le Centre, quartier regardé par les Anglais comme un apanage. Cette élection eut une portée vraiment nationale, car, de ce jour, les Canadiens-Français comprirent qu'ils pouvaient régner à l'hôtel-de-ville, être enfin maîtres chez eux.

C'est grâce à cette victoire que l'annexion d'Hochelega put se faire, et que MM. Préfontaine, Rolland et Gauthier entrèrent au Conseil de Montréal. N'y aurait-il que ce fait à l'acquit de M. Rainville, ce serait assez pour que son nom fût placé au bon endroit dans nos annales. Mais continuons.

Toujours comme conséquence de l'élection de M. Rainville, St-Jean-Baptiste vint à son tour unir ses destinées à celles de la métropole. Notre prépondérance était désormais solidement assise.

Tour à tour nos compatriotes arrivèrent aux postes importants, aux présidences de comités, aux emplois rémunérateurs. On ne manqua pas cependant de *fair play* et de générosité pour les autres éléments ; on pécha plutôt dans le sens contraire.

M. Rainville ne fut pas long à se faire

jauger à bonne mesure ; il fut successivement appelé à présider les comités les plus importants et les plus considérables et, aujourd'hui, il est le ministre des finances de Montréal, contrôlant un budget supérieur à celui de la province et passant, avec une merveilleuse dextérité, à travers des difficultés sans nombre.

En 1887, il disputa la mairie à feu M. Abbott. Son but était de contrecarrer le Pacifique Canadien, dont ce dernier était la créature, de forcer cette compagnie, en un temps où son insolence débordait, à racheter les promesses faites à l'Est, à nous donner *notre* gare, à ne pas jouir plus longtemps de nos octrois sans donner du retour.

Cette élection, bien que perdue, fut donc en réalité le premier engagement dans cette longue lutte qui tourne aujourd'hui à notre avantage. Le Pacifique Canadien a, il est vrai, construit la gare Windsor, mais il a dû, en fin de compte, nous donner celle de la Place Viger.

Rien n'a manqué à M. Rainville, aussi a-t-il eu, comme tous les hommes supérieurs, ses envieux et ses détracteurs.

Un jour ces gens-là résolurent de le ruiner ainsi que MM. Préfontaine et Beau-soleil. Ils ne parlaient que de " clique " de " Tweedisme," de " boodlage."

Une commission royale fut formée et tout ce que Montréal possédait de fielleux d'hypocondriaques s'ingénia à trouver des preuves. Aucun effort ne fut épargné, il est même avéré que des individus de sac et de corde furent chargés de *trouver quelque chose* coûte que coûte. Et ce fut la fable bien connue, ce fut mieux encore, car ce qui paraissait gros comme un quatre mâts, au loin, sur l'onde, ne fut pas même, près du rivage, de quoi qui put porter un nom. Vraie débâcle !

La commission royale, par la bouche de ce pauvre Abbott, dut aboutir à l'apothéose des trois hommes qu'elle devait mettre au pilori, et le *Star* s'empressa de se retracter de la façon la plus complète et la plus abjecte.

Bien des Anglais n'ont jamais pardonné à M. Rainville d'avoir capturé le quartier Centre et de leur damer le pion comme financier, comme débater. Ils ne peuvent pas lui enlever son mandat, mais quelles luttes on lui a faites . . . On a essayé de toutes les pâtes à candidature : politique, préjngés de race et de croyances, rien n'a été épargné. Bref, en seize ans de carrière municipale, il n'a été élu que deux fois par acclamation.

Cette animosité semble disparaître ; l'élément anglais nouveau est trop pratique pour croire qu'il serait avantageux de priver la ville d'un financier auquel, entre autres choses, on doit d'être revenu à la saine et rationnelle règle de ne pas dépenser nos revenus avant que ces revenus existent autrement qu'en espérance et sur le papier.

Ah ! ce n'était pas mince entreprise que de faire machine-arrière quand nous étions ainsi lancés à fond de train et sur une pente. C'était une révolution. Que d'intérêts, que d'influences, que de parti pris il a fallu abattre !

Et pourtant la réforme a été imposée. Avec cette étonnante énergie qu'on est toujours surpris de voir si grande chez un homme de son physique, une orientation toute nouvelle a été donnée à notae administration financière, et lors des dernières formations de comités, M. Rainville était de nouveau choisi à l'unanimité pour voir encore à cette administration.

Au Conseil il est le leader depuis quelques mois.

M. Rainville est surtout un débater, undialecticien. Ce n'est pas lui qu'on surprend à parler pour ne rien dire. Quand il est convaincu d'un fait ou d'une interprétation, le plus subtile adversaire ne réussira pas à trouver un point faible à sa cuirasse.

C'est ce qui fait qu'au Conseil ou au tribunal il a une si grande autorité. On le reconnaît comme un de nos plus forts avocats. A la législature, il se réserve, il travaille pendant que tant d'autres dégorgent des coqs-à-l'âne. Mais qu'il survienne une question qui réclame son attention, de suite se met en jeu cet organisme si bien doué. Il faut l'avoir vu à la dernière session quand il s'est agi de la Charte de Montréal, luttant pouce à pouce contre les rétrogrades de Montréal et des députés qui connaissent nos affaires comme nous le sanscrit.

Sans lui Montréal serait aujourd'hui gouverné par un triumvirat, c'est-à-dire par la quintessence de tout ce que nous possédons d'ennemis du progrès et de mesquins. Ce serait du propre.

* * *

Nous tenions à rappeler ces faits, car on est trop porté, dans notre milieu, à oublier ce que coûtent en travail et en savoir-faire, la bonne gestion municipale, la conservation des droits des nôtres au Conseil et les luttes pour l'autonomie de Montréal.

Nous ne pouvions trouver plus propice occasion que celle-ci, M. Rainville ayant été depuis seize ans un champion infatigable sur ce terrain.

Dans l'arène politique, M. Rainville n'a pas donné la mesure de ses moyens. Il n'en est pas moins un chef reconnu. Son parti a

toujours les yeux sur lui pour cette époque très rapprochée où les libéraux auront besoin de leurs meilleurs hommes pour réparer certaines erreurs de ces années-ci.

Le jour où le parti libéral redeviendra le vrai parti libéral, M. Rainville sera au poste auquel l'appellent son expérience et son dévouement.

Comme homme d'élection, il a depuis longtemps établi sa cote. Après avoir souvent refusé d'être candidat, il y consentit en 1890 et battit dans St. Louis de Montréal, l'ex-maire Beaugrand qui venait diviser le parti et feu Michel Laurent un conservateur de grande influence et échevin à cette époque. Lors de la panique causée par l'affaire de la Baie des Chaleurs, il fallut recourir à un libéral de la veille pour le battre, mais il a pris sa revanche aux dernières élections avec une majorité de près de 700 voix.

Sa popularité est personnelle, bien à lui et les ouvriers de sa circonscription le prouvent bien quand conservateurs comme libéraux, parmi eux mettent au-dessus de tout, ce qu'il a obtenu pour eux notamment l'abolition de la journée de corvée.

M. Rainville est encore un jeune et tout indique qu'il n'a fourni que la moindre partie de son œuvre. Au Conseil il n'y a qu'un honneur qui ne soit pas déjà venu à lui et quand l'époque arrivera il n'aura qu'à vouloir.

Mais c'est dans la politique que devra s'exercer son action future. Les libéraux le savent et M. Rainville qui a l'oreille bonne ne sait pas moins qu'il n'y a qu'une voix parmi les siens pour l'appeler à jouer à Québec un rôle prépondérant.

VIEUX ROUGE.

PRECAUTION ESSENTIELLE.

Le BAUME RHUMAL fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c la bouteille.

LES LIVRES D'ECOLE

Un jeune père de famille est venu nous trouver l'autre jour et nous a conté l'histoire suivante qui est celle de bien d'autres :

" J'ai une petite fille de huit ans. Elle ne sait pas encore lire le français sans hésiter sur les mots. Je suis allé la mettre à un convent de cette ville à la rentrée des classes, Le lendemain elle m'est revenue avec un mémoire de la révérende sœur expliquant qu'il fallait acheter pour \$2.25 de livres, de cahiers et d'autres accessoires. Je trouvai cela pas mal fort ; mais ce n'était pas tout. Deux jours après, autre mémoire de la part de celle qui enseigne l'anglais, demandant d'acheter pour cette enfant qui sait à peine dire " yes " divers livres anglais et cahiers dont le total se montait à 85 cents encore. En somme, il paraît que pour une élève qui commence à tracer des lettres il faut six cahiers d'écriture, autant qu'un ministre en apporte au parlement pour une discussion sur le budget. Elle sait à peine lire des mots de deux syllables en français et il lui faut des livres d'exercices orthographiques et des grammaires anglaise et française. Elle ne sait pas encore les premières pages de son catéchisme et il lui faut une Histoire Sainte.

Inutile d'ajouter que tous ces livres doivent s'acheter au convent, quoiqu'on en dise au contraire. Celui qui voudrait s'approvisionner au dehors éprouverait assez de difficultés qu'il ne voudrait plus recommencer.

Voilà, croyons-nous, un exemple bien faible des misères que les parents ont à enduré à propos de livres de classe et nous n'hésitons pas à déclarer que ces misères sont causées par la permission que l'on accorde aux instituteurs et institutrices de faire le commerce des livres.

Le mal existe dans les écoles laïques comme dans celles des congrégations. Dans les unes comme dans les autres l'intérêt est le motif des actions. Le Principal ou la Supérieure trouve dans la vente des livres l'occasion de faire un commerce lucratif et il ou elle abuse de son autorité pour pousser la vente.

On compte que les parents n'auront pas le courage d'entrer en lutte et on en profite.

On vend les livres deux fois ce qu'ils valent.

On fait acheter aux élèves quantité de livres qui sont déchirés avant qu'ils aient appris à s'en servir.

On multiplie les séries et les changements de livres afin d'obliger les élèves à renouveler plus souvent

Tout cela coûte les yeux de la tête aux parents mais plus ceux-ci souffrent, plus nos pédagogues-commerçants s'enrichissent.

C'est la seule raison pour laquelle on défend le système avec tant d'énergie, nous pourrions même dire avec tant de férocité.

Car au point de vue de la pédagogie il est reconnu que le meilleur instituteur est celui qui sait enseigner aux élèves avec le moins de livres. Embarrasser un élève de huit ans, qui commence à lire, de la quantité de livres dont il est question plus haut, c'est assurément retarder ses progrès en fatiguant outre mesure sa jeune mémoire.

Il n'y a pas un maître intelligent qui, avec l'aide du tableau noir, ne trouvera pas un moyen d'enseigner les rudiments d'histoire, d'arithmétique, de grammaire, de géographie, voire même de dessin, sans charger l'élève de livres. Celui qui peut enseigner ainsi, développera l'intelligence de l'élève, lui fera aimer l'étude, les autres en feront un perroquet.

Le commerce de livres à l'école n'est donc pas seulement une source de dépenses considérables pour les parents, c'est aussi un obstacle à l'enseignement intelligent, au progrès de l'élève. Et c'est parce que l'abus est général et très grave que l'agitation en faveur de l'uniformité des livres est devenue nécessaire

Avec des instituteurs qui sauraient parler à l'intelligence de l'élève, lui expliquer ce qu'il doit apprendre sans avoir constamment recours au texte du livre, à la récitation mot à mot, l'uniformité des livres seraient une affaire de peu d'importance ; certains pédagogues sont même d'opinion qu'elle n'est pas désirable. Ces professeurs, on n'a pas voulu les donner ; on a préféré pousser le lucratif négoce de librairie.

La conséquence inévitable devait être l'agita-

tion actuelle en faveur de la suppression du négoce. Cette agitation même est la preuve de l'étendue du mal. Le peuple n'aime pas à se déranger. Il souffre pendant longtemps en silence. Ce n'est que lorsque le mal devient insupportable qu'il se révolte. Mais quand il se lève, il obtient ce qu'il veut.

Or, donc, il ne faudra pas être surpris si le gouvernement se trouve dans l'obligation de s'emparer de la vente des livres d'école. Et les fabricants de séries et de méthodes devront s'en prendre à leur propre âpreté au gain de la perte de leur commerce lucratif.

MAGISTER

L'ÉDUCATION DES FEMMES

L'ouverture des classes a toujours une tendance à ramener les esprits à la discussion de sujets concernant l'éducation. En France on parle beaucoup de ce temps-ci de l'enseignement à donner aux jeunes filles. Une grande partie de la discussion se fait autour du livre d'une religieuse de la congrégation de Notre-Dame sur les congrégations enseignantes.

« Un certain parti s'est levé, formé d'éléments où le clergé domine — c'est vous dire qu'ici les intentions sont droites — qui a jeté le cri d'alarme sur l'ignorance des femmes et, ce qui est bien grave, sur l'infériorité notoire des congrégations enseignantes, qui seraient restés en arrière de tout mouvement intellectuel, tandis que les institutions laïques, principalement celles de l'État, seraient à la hauteur de tous les progrès réalisés sur le terrain des sciences et des lettres. »

C'est un prêtre français qui s'exprime ainsi. C'est dire qu'il est au moins permis de discuter la question librement.

Le problème de l'enseignement à donner aux jeunes filles et même aux petites filles est un peu de tous les temps et de tous les pays. Au Canada les pères de famille et les maris se sont plaints souvent de l'enseignement que l'on donne. On a voulu leur faire croire qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient ; ils n'en ont pas moins persisté à s'apercevoir qu'ils ne trouvaient pas

chez leur compagnes les qualités et les connaissances qu'ils auraient aimé à leur voir.

Certaines jeunes filles font peur au jeune homme sensé qui cherche à se marier par leurs idées frivoles, leur ignorance de ce qui peut être utile. Si elles sont bien dotées, elles trouveront toujours un époux quelconque.

Alors elles passent leur temps à s'amuser un peu, beaucoup à satisfaire leur vanité, à vouloir créer de ridicules distinctions de classe. Madame la femme d'un avocat ne croira pas pouvoir rendre visite à la femme d'un marchand sans déroger — à moins toutefois que le dit négociant ait été ennobli par le suffrage populaire en arrivant à l'échevinat ou à la députation. On en est arrivé même à trouver tel genre de commerce plus noble que tel autre. Le luxe est le corollaire obligatoire de cette sottise. Il faut que madame ait chez elle deux ou trois instruments de musique pour faire valoir ses talents artistiques ; une série de servantes et serviteurs costumés pour indiquer qu'on sait vivre.

Si le mari n'est pas riche il passe son temps à s'endetter pour satisfaire ces caprices et il reste gueux tandis que les industries du pays font la fortune de nos voisins.

Mais les fillettes n'ont-elles pas appris dès leur première enfance que leur compagnes qui allaient au couvent de pierre étaient plus considérées que celles qui allaient au couvent en brique ; que celle qui apprenaient le piano étaient d'une pâte supérieure ; que le dessin, la peinture étaient l'occupation des femmes bien nées — ce qui nous vaut à tout propos des concerts et des tableaux dignes de l'art algonquins.

On ne s'est guère demandé pourquoi devaient être préparées les jeunes filles, le rôle qu'elles auraient à remplir plus tard. Exploitant la vanité des parents sinon la tendresse paternelle on a poussé les enfants à apprendre toutes sortes de choses inutiles — mais dont l'enseignement rapportait toujours un supplément à qui de droit. Aujourd'hui la mode est aux femmes savantes.

Entendons-nous. Nous n'aurons jamais trop de personnes réellement savantes. Mais pour rire de celles-ci nous en aurons cent dont

la sottise naturelle aura été rendu plus encombrante par un mélange hybride de connaissances mal digérées, et qui, dans leur outrecuidance, ne sauront que mépriser ce qui est au-dessous d'eux et haïr ce qui est au-dessus.

Ce n'est pas ainsi que l'entendait Napoléon qui, du fond de l'Autriche, au milieu des préoccupations d'une pénible et difficile campagne écrivait à la supérieure des maisons d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'Honneur : "Nourrissez-les sobrement, apprenez-leur à faire des chemises et à tricoter des bas."

À côté de ces paroles on peut citer aussi les paroles plus récentes d'un humble instituteur "Eh bien ! ce qu'il faut, c'est qu'une jeune fille connaisse suffisamment, je ne dis pas les secrets et les délicatesses de la langue française — c'est là le privilège d'un petit nombre — mais ce qui en constitue les éléments essentiels. Il faut qu'elle puisse la parler convenablement et l'écrire correctement. Il faut quelques notions de géographie, j'entends plus spécialement de la géographie de son pays. Il faut qu'elle connaisse les premières règles du calcul, afin qu'elle établisse les comptes de la famille, qui ne sont jamais bien compliqués."

Pour le surplus, si cette jeune personne est intelligente, dirons-nous, elle se perfectionnera par la lecture, par le commerce du monde — qui sera nécessairement le monde dont elle peut espérer faire partie. Et si ses révérences dans les salons ne sont pas aussi admirées, si elle ne peut se flatter d'ennuyer tout un public sur le piano ou par des dissertations superficielles sur les sciences et les arts, elle sera plus apte à faire le bonheur de son mari, à fonder une famille forte et vivace.

Une dépêche de Rome annonce que la congrégation des Rites vient de reconnaître, sur le rapport de l'évêque Parocchi, la validité des actes du procès en canonisation sur les vertus et les miracles de Jeanne d'Arc.

Une autre dépêche nous apprendra-t-elle que la même congrégation a reconnu la validité des actes du procès en hérésie que l'évêque Cauchon intenta à la même Pucelle avant de la faire brûler vive ?

Une Religieuse Reformatrice

Une religieuse, qui signe *Madame Marie du Sacré-Cœur*, a publié, il y a quelque temps déjà, un livre qui a été présenté au public par l'*Univers-Monde*, avec force louanges et recommandations instantes pour l'œuvre que cette dame voudrait fonder.

Ce serait une école normale supérieure pour les religieuses enseignantes des diverses congrégations. Plusieurs évêques ont répondu aux communications de Mme Marie du Sacré-Cœur et consentent à patronner son œuvre. Cependant ce livre sur les Religieuses enseignantes n'a pas trouvé grâce devant l'école qui veut que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il y a de quoi.

L'idée maîtresse du livre peut se résumer en quelques mots. Les maisons d'éducation dirigées par des religieuses se dépeuplent. Pourquoi ? Parce que l'instruction que l'on y donne est trop faible, inférieure à celle des écoles de l'Etat, enfin point en rapport avec le progrès du temps. La faute en est aux religieuses elles-mêmes, qui n'ont pas voulu sortir de leur routine et de leur quiétude. Conclusion : Fondons une école normale à Paris, au foyer des lumières où nous les élèverons à la hauteur voulue.

Voilà le canevas, développé en trois cent vingt-cinq pages de texte et deux préfaces, l'une de M. l'abbé Naudet, l'autre de M. l'abbé Frémont. M. l'abbé Frémont entrevoit même le moment où les congrégations religieuses ressembleront au temple de Neptune, à Pestum, imposante ruine, mais vide à l'intérieur.

On comprend que se sont là des choses désagréables à entendre car si on les admet, il faut se décider à travailler, à marcher.

Aussi nous ne sommes-nous pas surpris de voir les Etudes s'écrier :

" Tout d'abord on s'est demandé ça et là si le nom de la signataire n'était pas un masque sous lequel se cachait un ennemi des religieuses enseignantes. Pareil doute était bien permis. Nous avons fait notre petite enquête ; nous avons sous les yeux un volumineux dossier d'appré-

ciations très diverses. Une des notes dominantes est celle-ci : Si l'on s'était proposés de faire beaucoup de tort aux communautés religieuses vouées à l'enseignement on n'aurait pu mieux s'y prendre. Mais il fallut en prendre son parti. L'auteur appartenait bien au monastère d'Issoire en Auvergne, et " bien qu'elle ait des rapports avec les universitaires, ajoutait-on, il n'est pas possible de leur attribuer la composition de l'ouvrage. "

Ainsi pas possible de faire passer cette bonne sœur pour une franc maçon. Elle ne s'en fait pas moins donner sur les doigts ; et l'*Univers*, et les prêtres qui l'ont aidé, et les évêques qui lui ont promis leur bienveillant concours se font dire que le " principe qui a inspiré cette œuvre est radicalement faux ; et que ses conséquences s'il venait à être appliqué, seraient fatales. "

La *Vérité*, de Québec reproduit ces condamnations avec complaisance.

En effet, n'atteignent-elles pas, ces condamnations, tous ceux qui au Canada se sont permis de dire qu'il y avait des réformes à faire dans nos maisons d'éducation. C'est égal : quand on est en compagnie de l'*Univers*, d'évêques éminents et même de religieuses qui consentent à faire un examen de conscience on peut toujours espérer être sauvé !

Un théâtre transformé en chapelle.

Le comte Nicholas Esterhazy avait installé au château de ses ancêtres à Tala, un théâtre où l'on jouait en allemand. La population ne voyait pas d'un bon œil cette invasion des cabotins tentons. Elle en fut délivrée l'année dernière à la suite de la mort du châtelain.

L'héritier du château, M. le comte François Esterhazy, vient de transformer ce théâtre en chapelle, seul moyen de racheter les péchés des mentons bleus tudesques contre le bon goût et ceux des maillots contre les bonnes mœurs.

Votre ami a la grippe ou quelqu'autre chose du même genre, conseillez-lui de prendre du BAUME RHUMAL, il vous en sera reconnaissant toute sa vie.

A L'ÉVÊCHE D'ORAN

Depuis que la France a été baptisée en même temps que Clovis par la main de saint Rémy, il ne s'est jamais passé dans l'Église de faits aussi extraordinaires que ceux dont la République est la benoîte spectatrice. Et puisque nous parlons de Clovis, je crois que si ce pieux converti revenait en son ancien royaume, il demanderait à être vite perverti. Que le personnel romain de l'Église porte la haine de la France, cela peut étonner les seules âmes naïves qui vivent à l'ombre de l'autel sans connaître l'humanité. M. Poirier est un personnage digne de figurer dans la comédie de la sacristie et les prélats italiens détestent naturellement la France parce qu'ils vivent de cette France.

Mais voici que les étrangers viennent opérer chez nous. Les missions françaises d'Orient sont en danger et nombre de communautés s'attachent à la justification posthume de Jules Ferry. Le ministre, mort de cette œuvre, n'était peut-être qu'un grand catholique de tradition française quand il voulait purger l'Église nationale.

L'article 7 est oublié. C'est une arme déposée aux pieds des autels par notre Madeleine de République. L'amusant de l'aventure sera qu'un beau jour les évêques français menacés par Rome dans leur autorité, impuissants contre les congrégations, viendront supplier le gouvernement d'appuyer les lois existantes. La Curie a mis tous les Ordres de femmes sous la protection de cardinaux romains et les religieuses envoient aujourd'hui leur évêque au... bon Dieu, quand le pauvre homme veut se mêler de leurs affaires. Elles sont munies d'indults, de brefs, de paperasseries romaines qui leur donnent toute liberté. Quand un évêque revendique son droit et s'appuie sur le Concordat ou sur les lois nationales, il est battu, vaincu, traîné dans la boue des cloîtres mal restaurés.

Ce qui est vrai dans la métropole, est plus vrai dans notre grande colonie africaine. La main puissante, qui avait force d'étau et douceur de velour, a donné à la France une organisation

religieuse formidable en Algérie. Le cardinal Lavignerie a travaillé sur cette côte pour ses deux croyances, pour ses deux amours : Dieu et la France.

Falguière l'a représenté plantant, sur la terre de saint Augustin, la croix. Il aurait pu mettre dans l'autre main du grand mort un drapeau aux couleurs de France que l'archevêque piqua toujours en terre, près de la croix, pour qu'elle fût abritée de ses plus glorieux.

Toute la politique du colosse tenait en une formule : être vénéré sur la terre d'Afrique ; être craint dans les bureaux du Vatican, de telle sorte que la foudre entrant par la porte n'eût pas mieux foudroyé que lui, les hauts seigneurs de la Curie.

Nulle province peut-être n'est plus en danger que celle d'Oran. Là, un nouvel évêque vient d'être nommé. Les amis, qui sont nombreux, le disent bon et fort, souple et énergique. Il a de la valeur, de la bonhomie, et il emporte dans ses bagages de la bonne volonté, en assez grande quantité pour repaver l'évêché. Le travail sera pénible si l'on en croit le rapport de personnages très exacts.

Le diocèse d'Oran, érigé en 1866, compte 105,899 Français et 115,738 Espagnols. Les musulmans sont au nombre de 645,000. Pour tout ce monde à diriger, pour les Français et les Espagnols à cultiver, pour les Arabes à secourir et convertir, il y a un évêché avec état-major, cinq succursalistes de première classe, soixante-treize succursalistes de deuxième classe, treize vicariats rétribués par l'État et quatorze prêtres auxiliaires. Le reste du clergé se compose d'abbés espagnols, de Salésiens selon Don Bosco et vénérables Lazaristes chargés du grand séminaire.

Beaucoup d'Espagnols sont curés ou desservants ; mais ceux-là ont dû passer par la naturalisation. Il convient d'espérer que ces braves fils du Cid n'ont pas considéré leur entrée dans la nation française comme une simple formalité. Le désarroi règne depuis longtemps dans tout le clergé d'Oran. Mgr Géraud-Soubrier, qui a donné sa démission pour cause de lassitude, fut un homme énergique, un Auvergnat de forte

enclure qui essaya la lutte au début de son règne, en 1881. Mais, excellent manœuvre, il ne sut pas gouverner. Quand il perdit le cardinal Lavigerie, il égarrâ du même coup son esprit et sa tête.

Les abbés oranges, aux lèvres en jus de grenade, l'entourèrent, l'étouffèrent, le supprimèrent et, quant ce vieillard reprit la route de la montagne natale, il ressemblait fort à un marron de son pays, mâché, vidé de telle sorte que la pelure seule demeurait.

Un seul évêque parmi les prédécesseurs de Mgr Soubrier avait compris les intentions du cardinal Lavigerie et avait tenté une œuvre française.

Mgr Ardiu ne s'était pas laissé rouler dans les abîmes espagnols, comme le galet est roulé par la mer. Il avait, en quatre ans, réorganisé le séminaire, appelé des prêtres français, et châtié quelques seigneurs d'égiises, qui se faisaient, à Oran, moitié bandits, moitié grands d'Espagne. Ce digne labeur fut dignement récompensé, et la pourpre attend aujourd'hui l'ancien évêque d'Oran, actuel archevêque de Sens.

La maladie passante de Mgr Gaussail, la faiblesse subite de Mgr Soubrier, ont effacé les œuvres de Mgr Ardiu, et le grand diocèse d'Oran est gouverné par quelques Espagnols ou naturalisés qui se croient là chez eux, sans faire d'infidélité à leur pays natal. Deux prêtres surtout sont dangereux et pendent sur la tête du nouveau pasteur comme les glaives de la conquête : l'un est chétif d'âme et de corps avec le charme d'une olive longtemps oublié au fond de l'eau salée ; l'autre a de larges épaules, des manches encore plus larges et une expression de fîreté résolue qui fit toujours trembler Mgr Soubrier.

Les ordres religieux compliquent de leurs querelles cette situation embrouillée et voici qu'une congrégation vient de faire faillite au paye d'Oran. Des moines espagnols ont débarqué comme en terre conquise et ils ne sont pas faciles à administrer. Peut-être faudra-t-il recourir contre eux aux procédés du cardinal Lavigerie, qui embarqua un beau soir, sans autre forme de procès, tous les abbés italiens de Tun-

sie et les expédia en Italie sans prendre leur avis. Une main ferme peut d'ailleurs beaucoup mieux sur des Espagnols qui ont le cœur noble, et se laisseront diriger s'ils respectent leur maître beaucoup et le craignent infiniment.

Mgr Cantel pourra ainsi, en beau terrain livrer le pacifique combat au nom de la foi et de la patrie. S'il arrive avec un état-major complet, s'il ne se laisse pas envelopper par les abbés qui étouffèrent Mgr Soubrier, il accomplira œuvre française et catholique. On attend son premier mandement pour le juger. S'il reste accroché aux ronces qui labourèrent la figure de son prédécesseur, il est perdu. S'il arrive avec de bons vicaires généraux tout neufs, amis de l'Espagne certes, mais amis de l'ordre surtout, il pourra mériter le nom de successeur du grand cardinal.

La question juive se posera devant lui, à côté de la question espagnole, et il aura un rôle magnifique s'il pacifie, s'il apaise, s'il est apôtre.

Mais tout cela est difficile et ces considérations prouvent que Lavigerie reste un astre d'autant plus brillant que sa lumière grandit en s'éloignant dans un ciel d'Eglise où les étoiles semblent mettre des bonnets de coton pour n'être pas éblouissantes.

JEAN DE BONNEFON.

Du *Cri de Paris* :

Un curé qui est dans le train, c'est le curé de de l'église catholique de Hawel, petit bourg situé entre Holborn et Oxford. Il vient de faire publier une annonce ainsi conçue :

“ Convaincu que beaucoup de cyclistes sont désireux d'entendre la messe au cours de leurs excursions dominicales, j'ai l'honneur de les prévenir que des messes sont dites dans mon église à 8, 9 et 11 heures du matin. Comme les bicyclettes ne peuvent pas être introduites dans l'église, je mets à la disposition des touristes le jardin du presbytère, où, durant le service, les machines resteront gratuitement sous la surveillance d'un gardien.”

Voilà, pour le moins, un garage original.

La demagogie Catholique

On l'a dit et répété bien souvent — et avec raison — il s'est formé depuis quelques années en France, un véritable parti démagogique catholique, qui, par un singulier effet d'atavisme, trois cents ans après fait revivre les principes, les tendances, les dogmes et les idées de la Ligue du XVI^e siècle. Les petits journaux, dont la *Croix* est le modèle, sont les porte-paroles de ce nouveau parti, dont les orateurs aux congrès catholiques de Reims et de Lyon, en 1897, ont souvent, par leurs audacieuses théories, épouvanté les chefs du parti clérical et conservateur.

Au début, cette violente manœuvre des démagogues cléricaux avait paru singulièrement habile à ces chefs des partis réactionnaires ; en entrant dans le courant socialiste, en voulant y entrer pour le diriger — c'est-à-dire pour le faire avorter, — en mettant au service de la cause monarchique et cléricale les violences révolutionnaires contre la République laïque et démocratique, les nouveaux démagogues semblaient servir admirablement et le trône et l'autel.

Oui, mais les plus habiles roueries échouent en face de la réalité des choses, et surtout en face de la logique d'esprit du peuple de France ; celle-ci n'a pas pu admettre que la démagogie et le socialisme pouvaient être des instruments en faveur de l'idée conservatrice, et, comme dès le début, le prédisaient les socialistes, les paysans et les ouvriers, auxquels les cléricaux prêchaient un socialisme paré de la protection de l'Église, ont pris les idées socialistes, grâce auxquelles on se flattait de les conquérir, mais les ont prises en répudiant le patronage théocratique, qui, au fond, était la négation et l'anéantissement de ces idées mêmes.

Dès le Congrès de Lyon, en décembre 1897, les chefs les plus autorisés du parti clérical poussèrent le cri d'alarme, sentant le danger de la manœuvre et redoutant la propagande des idées énisées par les orateurs les plus violents de l'assemblée.

Mais voilà que, grâce à la propagande de ces

idées, ce ne sont pas seulement ceux à qui on les prêche, qui échappent à la férule de l'Église, ce sont ceux-là même qui les prêchent, lesquels, à force de répéter les nouvelles doctrines catholiques, finissent par les incruster dans leur cerveau, à s'en griser et à y croire. Ce sont les prêtres, orateurs de la démagogie catholique, qui, fatalement entraînés par leur propre discours, veulent secouer le joug antique des autorités ecclésiastiques supérieures.

Après n'avoir été qu'un instrument aux mains du haut clergé contre la République, voilà que les prêtres démagogues songent sérieusement à mettre pour eux-mêmes leurs paroles en action et qu'ils se révoltent contre ce haut clergé, contre cette Église omnipotente et despotique, dont ils ne paraissent être que les très humbles esclaves.

L'année dernière, ces prêtres, qui, malgré tout, par la force des idées modernes, sont entraînés dans le courant révolutionnaire, s'étaient réunis en un congrès, où, en dehors et contre leur évêque, ils s'étaient réunis pour traiter de leurs intérêts propres, — tout comme les ouvriers dans un but identique, se réunissent en des congrès, en dehors du patronat et souvent contre lui.

Ce congrès avait fait dresser l'oreille aux évêques : cette année, les prêtres veulent recommencer : l'épiscopat s'émeut ; c'est, en effet, sa haute autorité que ses soldats sont en train de reviser.

Au nom de ses collègues, un des plus ardents évêques de France, un des plus violents contre la République laïque et démocratique, un de ceux-là même qui ont été des premiers à suivre le cardinal Lavignerie dans la manœuvre très habile et très déloyale du ralliement, M. Isoard, évêque d'Annecy, proteste hautement contre les prêtres démagogues.

Le mouvement actuel est la répétition de celui de la fin du XVIII^e siècle, et celui-ci comme celui-là sera un désastre pour la cause de l'Église catholique en France.

Écoutez ces paroles épiscopales :

Nous assistons en ce moment, écrit l'évêque

d'Annecy, écrivant à un de ses vicaires généraux publiant un livre d'actualité, à un spectacle tout semblable. Les hommes laïques ou prêtres qui se sont donné la fonction de fournir au clergé un esprit nouveau pour des temps nouveaux, ne se proposent, disent-ils, que de procurer l'accomplissement des volontés les plus hautes. Ils se couvrent des plus honorables pavillons ; usurpant une garantie dans la mise en saillie des personnalités les plus justement respectées, vénéralées, travaillant en sûreté à la dépossession de l'autorité établie par Dieu dans son Eglise, qui est l'essence même de la vie de l'Eglise.

Vous publierez aussi, je l'espère, la page où vous montrez si nettement tout ce qu'a présenté d'anormal ce congrès ecclésiastique tenu à Reims en août 1896, où vous faites observer que les prêtres qui doivent se réunir prochainement à Paris, sous une autre dénomination et sous un autre patronage, vont faire une œuvre aussi opposée que la première, non seulement à l'esprit du gouvernement de l'Eglise, mais à sa constitution elle-même, à savoir le clergé de France délibérant sur les affaires du clergé et des fidèles, sans la participation des évêques, à côté d'eux. et, je ne crains pas de l'affirmer, contre eux.

À la suite d'hommes qui sont coupables, parce qu'ils savent ce qu'ils veulent et où ils entendent conduire leur confrères, s'engagent un grand nombre de prêtres qui ne se rendent pas compte ni de la gravité de leurs démarches, ni de la portée de déclarations que l'on offre en bloc à leurs applaudissements. Dans cette foule, les uns se jettent éperdus sur tout ce qui leur paraît être un remède aux maux dont souffre la société catholique ; les autres se laissent aller, mais non sans encourir une grave responsabilité, à cette erreur capitale, que la correction de la société peut et même doit s'opérer d'elle-même, sans la correction de chacun des individus qui la composent.

En écrivant ceci, je raconte l'histoire de la fin du siècle dernier ; hélas ! en changeant les dénominations, je raconte aussi l'histoire du siècle qui s'achève. Ni les braves gens, ni les chefs de la hiérarchie n'auront donc pas appris !

Le journal fidèlement royaliste en son intransigeance, la *Gazette de France*, triomphe de ce qu'il appelle "le manifeste de repentir" d'un des premiers évêques ralliés de France.

L'aristocratie cléricale et conservatrice et son

allié l'épiscopat, ont donc été pris à leur propre piège ; en se ralliant à la République, malgré la complicité criminelle des Méline et des Barthou, grâce à la vigilance et au bon sens du suffrage universel, ils n'ont pas pu s'emparer de la République, mais ils y ont fait adhérer loyalement les masses populaires des campagnes de l'Ouest qui, jusque là, s'étaient refusées à adopter les doctrines républicaines ; et faisant prêcher un vague socialisme aux masses paysannes et ouvrières, ils ont achevé de ruiner dans leur esprit les dernières croyances aux principes conservateurs, sans rallier ces masses au drapeau réactionnaire ; en faisant prêcher les doctrines démagogiques par leur bas clergé, ils n'ont pas ébranlé le régime démocratique, mais ils ont ruiné définitivement l'autorité de leurs évêques sur ceux que le cardinal de Bonnechose se vantait de mener comme les soldats d'un régime.

Les évêques et les chefs de l'aristocratie ploutocratique et territoriale ont ainsi puissamment contribué à la ruine de leur parti ; ils ont aidé inconsciemment au triomphe définitif de la cause démocratique.

ALEXANDRE BÉRARD.

HYACINTHE LOYSON

Il n'est pas besoin de longues présentations avec cette figure si connue de l'ex-Père Hyacinthe.

Son opinion, écho de la petite cellule de Saint-Sulpice de jadis, est des plus curieuses :

Cher Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me poser les deux questions suivantes :

" A vingt ans, quel était votre idéal de la vie, votre rêve ?

" L'âge mûr l'a-t-il réalisé ? "

À vingt ans, je rêvais l'homme grandissant en moralité en même temps qu'en connaissances, mettant leur bonheur à s'aimer et à s'aider les uns les autres, et s'en allant, avec leur planète en liesse, dans la direction de la constellation

d'Hercule, où nous conduit, nous dit-on, le soleil.

A vingt ans, — c'était sous le roi Louis-Philippe qu'on avait surnommé le " Napoléon de la Paix " et mon père occupait de hautes fonctions dans l'université — je rêvais une France de plus en plus éclairée, libérale, pacifique, exerçant par son génie, l'hégémonie de l'Europe.

A vingt ans j'étais au séminaire Saint-Sulpice me préparant au sacerdoce sous la direction d'un profond mystique, doublé d'un profond philosophe, M. Beaudry, mort évêque de Périgueux. Je rêvais une église reconciliant la foi avec la science, l'autorité avec la liberté, la vie présente avec la vie future, et couronnant le soir de cet âge troublé par un coucher de soleil si beau qu'il en ferait oublier les épreuves.

Je n'ai rien vu de tout cela, j'ai même vu le contraire. Et, cependant, je ne me plains pas de la vie, et je regrette le pessimisme à l'égal du scepticisme et de l'immortalité dont il est le fils.

Les décadences rentrent, comme les progrès, dans le plan du monde et il faut savoir s'en accommoder vaillamment, je dirai presque, joyeusement. J'espérais être l'homme du progrès, j'aurai été l'homme de la décadence.

Parmi les déceptions et les amertumes de l'heure présente, trois consolations me restent et elles sont grandes :

Ma conscience. Je ne l'ai vendue à personne, et aucun or n'aurait pu la payer ;

Ma famille, dont je ne sépare point mes quelques vrais amis, et qui m'entoure de sa pieuse affection, comme ces lumières adoucies et discrètes qui brillent dans l'albâtre, aux portes du tombeau ;

Et Dieu, par-dessus tout, le Dieu de la Raison, et de la Foi, le Dieu de l'Évangile et de Descartes, que ma conscience n'a jamais cessé d'affirmer, et que mon cœur n'a jamais cessé d'aimer.

Et quand viendra la mort bientôt, je ferai comme le poète le plus cher à mes vingt ans, Lamartine, ce vrai psalmiste du dix-neuvième siècle.

Alors, j'entonnerai l'hymne de la vieillesse.

Et, convive enivré des vins de ta honte.

Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,

Et je m'endormirai dans ma félicité.

Voilà pourquoi, monsieur, malgré tout, je trouve la vie bonne, et la mort aussi.

HYACINTHE LOYSON.

Faites abstraction des idées confessionnelles,

si vous pouvez, et lisez à haute voix cette vibrante déclaration, ou mieux, faites-vous-la lire pas Mounet-Sully, de sa voix éclatante, et vous me direz si vous ne retrouvez par là les échos d'un orateur des plus grands que vous ayez entendus.

Faut-il ajouter que, malgré tout, l'ex-prédicateur de Notre-Dame a laissé des amis dévoués, dans l'Église, qui n'ont jamais désespéré de son retour ? Un de ses frères, l'abbé Loyson, est un des prêtres influents et des plus orthodoxes du diocèse de Paris.

Enfin il y a quelques mois, on a raconté que de hautes influences s'étaient entremises pour que l'ex-Père Hyacinthe rentrât dans le giron de l'Église romaine ; on donnait des détails. M. Loyson irait se faire admettre dans un des diocèses d'Orient où le mariage des prêtres est admis, comme dans le culte maronite par exemple. Une fois en règle de ce côté, on aviserait.

Voilà ce qu'on a raconté et personne n'a démenti, ni d'un côté ni de l'autre.

Ce sont des vérifications trop difficiles à faire pour que je les ai tentées.

Pauvres femmes !

On mande de Londres :

" Le cardinal Vaughan a inauguré, hier, une église catholique à Chelsea. Il sera installé dans cette église une congrégation de religieuses françaises, qui *prieront nuit et jour* pour la conversion de l'Angleterre au catholicisme."

Nuit et jour !

Et manger ? et boire ?

Et le contraire ?

IL NE TIENT QU'A VOUS

De vous guérir vite et bien si vous avez quelque affection de la gorge et des poumons, usez du BAUME RHUMAL, c'est le seul remède vraiment efficace.

106

Une bouteille de BAUME RHUMAL de 25c contient seize doses, et avec deux ou trois doses on peut souvent éviter les plus grandes complications dans les cas rhume.

100

ETOILES DOREES

Il y a bel âge que les lois somptuaires, c'est-à-dire ayant pour but de réfréner le luxe, ont été rejointes les vieilles lunes. On n'admettrait guère aujourd'hui des édits ou règlements qui viendraient nous empêcher de nous habiller à notre fantaisie. Les femmes, d'ailleurs, ne le supporteraient pas, ni surtout leur couturière... Seuls, les maris protesteraient faiblement.

En Grèce et à Rome, les lois somptuaires ont sévi maintes fois avec rigueur. Elles limitaient le nombre des convives et le chiffre de la dépense dans les festins ; elles défendaient aux femmes de sortir accompagnées de plus d'une esclave, de porter des dorures ou des broderies, etc. Plus tard, les conciles durent restreindre le luxe des cardinaux et des archevêques ; au dix-huitième siècle encore, une ordonnance royale défendait aux vilains de France de faire usage de certaines étoffes réservées à la noblesse.

Depuis lors, les mœurs de liberté ont fait du chemin. Aussi apprend-on avec quelque étonnement que le cardinal italien Ferrari a interdit à ses fidèles de porter des cols de robe sur lesquels se trouvent brodées de petites étoiles en or. Cette mode s'est très répandue depuis quelque temps parmi les femmes et les jeunes filles en Italie.

On s'est demandé avec stupéfaction quelle mouche avait piqué le cardinal Ferrari. Quel dommage peuvent causer à l'Eglise catholique, à la moralité, à la décence les étoiles brodées. On a maintenant la clé de l'énigme.

Si le cardinal Ferrari tressaute devant ces étoiles brodées, s'il frémit d'horreur à leur vue, c'est que le pauvre homme considère les dites étoiles comme un symbole de franc-maçonnerie. Et la franc-maçonnerie, c'est Belzébuth en personne, Belzébuth, prince des démons, pour quelques gens d'église.

Pour les gens d'église attardés, surtout. On croyait que ces terreurs enfantines étaient devenues le monopole des vieilles dévotes confites en pâténôtres au fond des sacristies, mais que les enfants de chœurs eux-mêmes en riaient comme d'un diable de guignol. Or, il paraît que les

cardinaux en sont là. C'est triste pour l'Eglise, irrémédiablement condamnée, semble-t-il, à la superstition grossière.

Pour le cardinal Ferrari, comme pour l'adage fameux : Bonne renommée vaut mieux qu'étoile d'or brodée ; mais il a une bien singulière idée de la renommée !

LISEUR.

JEUNES PHENOMENES.

La médecine, armée de la statistique, a prouvé que la criminalité augmente dès les premières chaleurs, et comme les bêtes ont leurs mois de rut, l'homme a ses mois de folie pendant le printemps et l'été.

Lorsque la sève monte plus vigoureuse, plus débordante au cœur des plantes ; quand les bourgeons éclosent ; le crime acquiert également une vigueur nouvelle et la folie aussi.

Il semblerait que le soleil plus chaud, en tapant sur le crâne humain, met en ébullition dans le cerveau tous les mauvais instincts, toutes les bestiales passions, toutes les pensées insanes, tous les appétits coupables.

Dans leurs asiles spéciaux, les aliénés sont plus difficiles à surveiller, plus dangereux. Dans la société les malfaiteurs sont plus nombreux.

La terre elle-même, cette année, la terre d'Italie a eu son accès de fièvre chaude.

Ses convulsions ont détruit et terrorisé plusieurs villes et plusieurs villages. La Ville Eternelle elle-même en a ressenti les contre coups.

Comme tous les ans, on a vu aussi la folie du suicide augmenter, ici et ailleurs, le nombre de ses victimes ; et, pour donner une fois de plus raison à la science, même quand elle n'est pas rassurante, on a constaté partout une recrudescence de crime.

On constate sans expliquer.

Ce que la science a encore à expliquer c'est le rajeunissement manifeste des cadres dans l'armée du crime. Jamais peut-être, comme cette année, au moins pour la France et l'Italie, on n'a compté autant de jeunes malfaiteurs.

A Paris, le mois dernier, ce sont trois assassins commis par les scélérats n'ayant pas encore l'âge de la conscription et étonnant les vieux

policiers par leur cynisme, leurs raffinements, leur "manière", leurs coups de pouce de maîtres, pour ainsi dire.

A Milan et à Florence, dans les derniers désordres, on a de même été frappé du grand nombre de jeunes gens, presque des enfants, enrôlés dans l'émeute. Une seule tournée de trente-quatre accusés, comparissant devant un tribunal militaire, fournissait seize imberbes au-dessous de vingt-et-un ans. Le crime

N'attend plus le nombre des années.

Au contraire, il y a pour le crime un âge critique chez l'homme, et, plus on va, plus cette période, pendant laquelle l'homme tue, tend à se rapprocher de l'adolescence.

Il y a une vingtaine d'années, l'âge des criminels oscillait généralement entre 25 et 45 ans. Les mineurs et les vieillards étaient des exceptions sur les bancs des Cours d'Assises; aujourd'hui on commence beaucoup plus tôt, on finit un peu plus tard.

C'est cette précocité surtout qui est frappante et alarmante.

On en a cherché la cause dans la diffusion de l'instruction dans l'école sans Dieu, dans le système d'éducation, dans le milieu où l'enfant grandit.

Nous ne croyons pas qu'en apprenant à lire et à écrire, l'enfant apprenne forcément à voler et à tuer. Nous doutons que la suppression religieuse dans certaines écoles suffise à accroître le nombre des jeunes criminels. Nous estimons que l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, destinée à former des citoyens utiles, à tirer les générations nouvelles des bas-fonds de l'ignorance, ne peut être rendue responsable de cette formation de précoces malfaiteurs. Enfin, nous pensons que si les statistiques accusent aujourd'hui en France et en Italie un nombre total de crimes plus considérable qu'il y a vingt-cinq ans, ce n'est pas que la société soit plus mauvaise aujourd'hui qu'autrefois, c'est plutôt que la population a augmenté et que les statistiques sont plus rigoureusement établies.

Il faut donc chercher ailleurs la raison de cette précocité de l'amour, de la folie et du crime et, sans aller bien loin, les transformations de nos mœurs expliquent ces faits douloureux.

Depuis le jour où on a lâché le fameux dicton "Il n'y a plus d'enfants!" nous avons pris l'habitude de vivre plus vite, donc de vieillir plus vite.

Encore sur les bancs du collège, l'adolescent pense qu'il est déjà un homme et l'esprit de fanfaronnade ou d'imitation le pousse à s'assimiler plutôt les vices que les vertus. Le petit homme singera l'homme dans ce qui frappe, car l'imagination jeune s'enthousiasme vite pour l'apparence et non pour le fond; il préférera les faits divers d'un journal à Télémaque, le cigare et l'absinthe, les ballets, les bookmakers et les cottes aux réunions de famille ou aux saines mais peu attrayantes joies du foyer.

Les occupations multiples ont relâché les liens de la famille: l'enfant en a profité pour s'émanciper et il reste livré à ses instincts; alors, cette terre vierge qu'est le cœur de l'enfant, reçoit toutes les semences que le hasard des fréquentations y dépose, que les lectures y font mûrir, que les conversations y développent. Ce sont les besoins de notre existence nouvelle, hâtive, pressée, utilisant le temps, qui ont formé cette pléiade de phénomènes et de monstres, qui font douter de la nouvelle génération.

**

On s'est extasié sur les virtuoses de six à sept ans jouant du piano comme Lizi, ou du violon comme Teresina Tua. On s'est arrêté émerveillé devant quelques mathématiciens imberbes comptant plus vite et plus exactement que toutes les académies des sciences réunies. On a applaudi à la fin de banquet des Pattis en herbe, piaillant des chansons patriotiques ou des romances érotiques. On a couvert de fleurs des Duse de dix ans, ou des mimes de quatre ans. Allez donc vous étonner après cela que les phénomènes se soient multipliés comme les veaux à deux têtes et les moutons à cinq pattes! La génération nouvelle n'a voulu compter que des enfants prodiges; tous, Lulli, Mozart, Lazarroni, Michel Ange ou Canova, quitte à redevenir des hommes ordinaires à l'âge de raison.

Comme notre pendule veut avancer malgré tout, nous avons avancé aussi l'âge de l'amour, du suicide et du crime. Des fillettes de quinze ans

Quinze ans, ô Roméo, l'âge de Juliette!

font le grand saut dans l'éternité du haut d'un

pont ou d'une fenêtre, pour des peines de cœur. Des amoureux meurent ensemble, las de la vie, avant d'en avoir connu le printemps ;

Tous nos fils sont des hommes faits
Toutes nos filles sont des femmes !

Et naturellement à force de créer des phénomènes, nous créons des monstres. Les enfants célèbres ont leur contre-partie dans les enfants maudits. Pour un qui serine les airs de Chopin, dix imitent Chopart.

Il n'y a pas à s'en étonner mais il serait peut-être moral de chercher un moyen après avoir crié : " Place aux jeunes ! " de remettre les jeunes à leur place.

La société y gagnerait.

E. PHILIPPE.

Jesuites et Universitaires

La lutte reprend ardente, comme au temps de Falloux, entre les Congrégations et l'Université. Les Ordres religieux font des efforts désespérés pour s'emparer des jeunes.

Or, précisément, l'abbé Victor Charbonnel vient de mettre en parallèle les systèmes d'éducation appliqués dans les lycées et collèges et dans les maisons d'instruction libre.

Les lycées, l'abbé Charbonnel les connaît mal et pour cause. Il les juge par oui-dire. Il res proche aux agrégés de pérorer, de tourner des périodes en chaire, de ne pas s'adresser à l'âme des enfants. Il affirme que les collégiens son condamnés au Manuel pour passer le baccalau, réat car on ne songe pas aux examens dans l'Université.

On se demande où l'abbé Charbonnel a pris tout cela. S'il savait quelle chasse on fait aux Manuels ! S'il savait quel soin les professeurs prennent de former l'esprit, le caractère de leurs disciples !

Enfin ! Il est excusable. Il est fort mal informé. On le peut récuser. Sa compétence n'est pas établie.

Mais où l'on peut être certain qu'il parle de ce qu'il sait, c'est quand il porte un jugement sur l'instruction et l'éducation données par les Jésuites. C'est d'une précision, d'une justesse qu'on ne peut révoquer en doute.

Transcrivons l'appréciation, le verdict plutôt : " L'écolier est chez les Jésuites. . . Ses maîtres se

flattent d'être des éducateurs et, volontiers, ils tirent de là raison pour se déclarer supérieurs à d'autres qui ne sont que des professeurs. Vous pensez donc qu'ils s'appliquent à faire de leur élève un être de caractère, un croyant de ferme conscience morale et religieuse, et, pour tout dire, un homme."

Le lendemain de la rentrée, l'élève du collège des Jésuites prépare tout simplement son baccalauréat. Il s'est mis à la routinière discipline des thèmes et des versions. Il suit, dès les classes inférieures, le " programme." Il se fait à toutes les malices des tableaux synoptiques et des mnémotechnies les plus diverses. Il apprend des " matières d'examens." C'est le " bourrage " et le " chauffage " pratiqués par système. Car il faut que le collège des Jésuites fournisse, pour les besoins de la concurrence, son rendement de bacheliers. Et l'élève des Jésuites, au lieu du sens et de l'entendement, n'a que le savoir,— le savoir des examens

" La volonté est soumise à la même insincérité que l'intelligence. L'élève des Jésuites apprend des *credo*, des formules, des programmes, pour vivre selon les convenances plus que selon la conscience. Il est au dressage. Il se fait de belles manières et de beaux semblants de moralité. Car il faut que le collège des Jésuites, pour les besoins de l'action sociale, fournisse son rendement de catholiques " bien pensants ", d'électeurs disciplinés, de viveurs élégants et ingénieux qui sachent épouser des dots et les mettre parfois au service de la bonne cause. Et l'élève des Jésuites, au lieu du caractère, n'a que l'empreinte,— l'empreinte jésuitique."

C'est net. C'est dit en perfection.

Nous doutons fort que les établissements ennemis de l'esprit laïque se fassent une réclame de ces justes critiques, si motivés, décochées à leur adresse par l'abbé Charbonnel qui est décidément un enfant terrible.

UNIVERSITAIRE.

A NOS LECTEURS.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs, qui ne conservent pas la file du REVEIL, de bien vouloir nous renvoyer le No 185.

LA DIRECTION.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO D'AOUT

TEXTE : De la justesse — Benjamin Godard — Orchestres virtuoses — Nos musiciens — La musique d'orgue et les organistes italiens — Réflexions musicales d'un philosophe chinois — Une précieuse relique de Mozart — Un curieux autographe de Berlioz — La première partition de Siegfried Wagner — Au sabre rouge — Les lettres inédites de Beethoven — La musique — Les "Musical Schools" de Londres — Notes et informations — Mlle Victoria Cartier — Rodolphe Plamondon — Rosario Bourdon — Les disparus — Correspondance d'Europe — Correspondance d'Amérique — Canada — De l'effet de la musique sur les animaux — Instruments — Vieux Instruments — Réhabilitation des cloches.

MUSIQUE : L'Adieu, *Th. Dubois* — Sentier fleuri, *Ernst Hitz*.

VIGNETTES : Benjamin Godard — P. J. A. Tremblay — Mlle Victoria Cartier. 

ABONNEMENTS :

| | | | |
|--|---|--------------|--------|
| Un an | } | Ville..... | \$1 15 |
| | | Campagne.... | 1 00 |
| En dehors du Canada et des Etats-Unis..... | | | 1 25 |
| Le numéro..... | | | 0 15 |

Adresser les abonnements :

Boite Postale 2181, ou ¹⁶⁷⁶ 1676
rue Notre-Dame, Montréal.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago



For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.